

LA RADIO 'AN TAN WOBÈ'. LE NÈGRE ET L'AMIRAL DE RAPHAËL CONFIAINT

.....
FRANCESCA PARABOSCHI

Deux qualités de paroles nous tinrent compagnie tout au long de notre douloureux périple: celle des mornes car "trois heures passées en compagnie d'un bon conteur sont plus courtes que trois minutes de silence", et celle de Papa de Gaulle que l'on guettait à toute heure de la sainte journée sur des postes de radio à galène presque à bout de souffle.¹

Introduction

Pendant la Seconde Guerre mondiale, la radio révèle toute son importance: source d'informations à même de diffuser rapidement les nouvelles que le monde entier attend avec anxiété; souvent outil de propagande, parfois même de désinformation, ou, pire, de manipulation des masses; lieu symbole autour duquel on se regroupe pour écouter les discours officiels, voire clandestins, censés remonter le moral ou faire appel aux armes, rassurer ou encourager les gens à s'unir dans un esprit patriotique. Le roman de Raphaël CONFIAINT *Le Nègre et l'Amiral* de 1988, relatant la vie à la Martinique pendant le régime vichyste sous l'autorité de l'amiral ROBERT, est marqué par de fréquentes références à la radio et aux différentes stations radiophoniques émettant depuis la Métropole, Londres ou la Caraïbe. Dans cette contribution je me propose de montrer l'incidence, dans le tissu narratif, de l'annonce radiophonique concernant le début et la fin des hostilités, la manière d'après laquelle les personnages écoutent les nouvelles et suivent les évolutions du conflit armé. Plus généralement j'essaierai d'étudier la valeur attribuée à la parole véhiculée par le poste de radio, mais avant cela, je désire motiver le choix du roman *Le Nègre et l'Amiral*.

1 Raphaël CONFIAINT, *Le Nègre et l'Amiral*, Paris [Grasset, 1988], Le livre de Poche, 1993, 'Quatrième cercle', p. 285. Toutes les citations de l'ouvrage sont tirées de cette édition; dorénavant NA, le numéro de page sera indiqué entre parenthèses.

Raphaël CONFIANT écrit trois romans portant sur ‘le temps de l’amiral Robert’, l’expression ‘an tan Wobè’, évoquant la pénurie et la détresse, l’ayant frappé depuis son enfance². Le premier ouvrage, *Jik dèyè do Bondyé* (Fort-de-France, Grif An Te, 1979; réédition en langue créole chez Ibis Rouge, 1999) a été traduit en français par CONFIANT lui-même avec le titre *La lessive du Diable* (Paris, Écriture, 2000). Dans cet ouvrage, les renvois à la radio sont assez rares, voire tout à fait épisodiques. L’autre roman, écrit quatorze ans après la publication du *Nègre et l’Amiral*, s’intitule *La dissidence*; la reproduction d’allocutions radiophoniques et les références aux stations sont finalisées exclusivement à la compréhension de ce mouvement de résistance au régime de Vichy, appelé ‘dissidence’ aux Antilles. Je concentrerai donc mon analyse sur le seul roman *Le Nègre et l’Amiral*, où CONFIANT, de son propre aveu, décide d’aborder ‘le temps Robert’ en proposant une confrontation entre la ‘version nègre’ (développée dans *Jik dèyè do Bondyé*) et la ‘version blanche’, suite à la consultation de matériaux, documents, journaux, livres de souvenirs récoltés à la Bibliothèque Schœlcher de Fort-de-France³. Dans cette œuvre, on le verra, la radio joue un rôle qui n’est pas de la moindre importance.

L’annonce de la guerre

La réalité habituelle de Fort-de-France semble rythmée sur les notes de musique diffusée par les stations de radio, mais depuis le début des hostilités, les personnages regrettent “les concerts radiophoniques retransmis par les haut-parleurs [de Place de la Savane], et les amoureux enrag[ent] contre cette maudite guerre qui les empêch[e] de brocanter leurs serments éternels à l’ombre des tamariniers sans âge” (p. 107); la nuit “pour respecter le couvre-feu imposé par l’Amiral [, on n’entend] pas non plus les habituels calypsos, les mérengués, ni les chaleureux cadence-rampas captés sur les stations de Trinidad ou de Cuba” (p. 201). Les émissions musicales de la radio, interdites par l’Amiral, semblent créer un sous-fonds révélateur de la vitalité voluptueuse des habitants de la capitale. C’est de cette vie insulaire que veut rendre compte Amédée⁴ dans un roman. Ancien professeur de latin, amoureux de Philomène, sa “nègresse féerique”⁵, péripatéticienne à la Cour des Trente-deux Cou-teaux, il quitte sa vie de bourgeois pour se mêler à la foule interlope

2 Cf. Raphaël CONFIANT, “Postface” à *La dissidence*, Paris, Écriture, 2002; NA 379.

3 Cf. *Ibid.*

4 Pour une analyse du personnage et des imbrications de sa figure dans le roman cf. Lydie MUDILENO, “Raphaël Confiand entre *Le Nègre et l’Amiral*”, *L’écrivain antillais au miroir de sa littérature. Mises en scène et mise en abyme du roman antillais*, Paris, Karthala, 1997, pp. 51-82.

5 cf. NA p. 67 et passim.

du quartier populaire du Morne Pichevin et se consacre en entier à l'activité d'écriture. Plusieurs chapitres de l'ouvrage du héros, intitulé *Mémoires de céans et d'ailleurs*⁶, figurent dans les pages du *Nègre et l'Amiral* et constituent, en une certaine mesure, une mise en abyme du roman⁷. Dans l'énonciation du projet d'écriture d'Amédée, la radio et la musique s'avèrent à nouveau des éléments caractérisant le quotidien créole veiné d'érotisme et de langueur: "Il voulait brosser une vaste fresque populaire où l'on retrouverait la saveur des chairs qu'il fourgonnait à la hâte sur des matelas douteux, les rires graveleux, les râles de plaisir feint, la musique cubaine qui jaillissait à flots désordonnés des postes de radio" (p. 62). La radio crée donc l'ambiance où évoluent les péripéties des personnages et se révèle un dispositif toujours présent sur la scène diégétique, de manière plus ou moins évidente, une installation très utilisée, dont tous apparemment peuvent disposer.

Néanmoins, ce n'est pas par le biais d'un appareil radiophonique que le lecteur découvre l'éclatement des hostilités: l'annonce de la guerre s'inscrit plutôt dans une dimension de réalisme magique. Comme il est dans les habitudes d'écriture de CONFIAINT, l'explication d'un nœud narratif se trouve imbriquée dans une série complexe d'événements comportant le plus souvent un enchevêtrement des plans temporels. L'année précédant le début de la guerre, Rigobert, le fier-à-bras du quartier populaire du Morne Pichevin, se trouve pour la première fois à exercer le métier de crieur; pour se tirer d'embarras, il entonne "inexplicablement (lui-même en fut le premier ébahi) [...] la première strophe de l'hymne créole que les tirailleurs antillais avaient composé à la guerre de 14-18 afin de se fortifier le courage" (p. 24). Tout le monde voit là un présage certain d'une nouvelle guerre imminente; le maire croit même "opportun d'organiser une conférence au 'Ciné-Théâtre' sur le thème 'Aurons-nous la guerre?'" (p. 25), de sorte que, au moment où "la corne de la sirène municipale [fait] sursauter la ville entière en ce début d'hivernage 1939" (p. 90), il n'y a plus aucun doute: Hamid, le propriétaire des Galeries Palestiniennes s'écrie à l'égard du héros: "Tu avais r-r-raison!" (p. 92) et Rigobert de se laisser prendre "de fou rire à constater que toute cette agitation concrétisait son présage de Noël dernier. [...] La guerre! Ah, voilà, cette chienne de guerre!" exclame-t-il (p. 92). Pris d'inquiétude et d'euphorie en même temps, il est prêt à s'enrôler immédiatement pour porter secours à la mère patrie, à la France aimée dont il ne

6 Tous les chapitres portent pour titre "Mémoires de céans et d'ailleurs" et reproduisent les expériences d'Amédée relatées à la première personne, ses réflexions sur la vie à Paris où il a étudié, sur les différents quartiers de Fort-de-France où il a vécu, sur le périple de dissident qu'il a entrepris.

7 Je reviendrai sur ce point. Cf. *Infra La parole d'Amédée*.

reconnaît que les bienfaits. Il s'élançe ainsi dans un appel à tous ses concitoyens:

“Nègres de la Martinique! De quoi avez-vous peur? [...] Moi, Rigobert Charles Francis, je dis que si on ne nous offre pas ce gourmage avec les Allemands comme dans l'autre guerre⁸, il nous faudra l'acheter. Nous avons les moyens d'acheter notre participation à cette guerre en envoyant là-bas des soldats, du sucre, des bananes, des fruits-à-pain, de la farine de manioc, du café. Je suis prêt à partir sur-le-champ verser mon sang pour la mère patrie qui fait si-tellement de choses pour nous. Qui nous a appris tout ce que nous savons? Qui nous a montré à parler français, hein? Qui a mis debout ces maisons? Cette ville? Non-non-non, jamais on ne devra dire que les nègres de la Martinique sont des ingrats!...” (pp. 93-94)

Derrière ce patriotisme échevelé émerge avec évidence un asservissement culturel à l'idéologie coloniale où l'individu le plus démuné oublie le passé d'esclavage et d'exploitation, et jusqu'à sa condition actuelle marquée par le manque de moyens et d'instruction. Qui plus est, le héros, après avoir fait office d'annonciateur du conflit, se prodigue aussi dans un appel aux armes en claires lettres; la radio se trouve ainsi destituée de son rôle par l'intervention inopinée de Rigobert. Son discours si engageant produit un effet magique sur la ville entière, chacun reprenant son activité sans appréhension: “Comme par enchantement, les banques et les cafés ouvrirent leurs portes. Les rues se peuplèrent de leur habituelle foule bigarrée et bavarde” (p. 94).

Toujours-est-il que Rigobert, ne disposant pas d'informations bien circonstanciées, se dirige vers son quartier pour en découvrir davantage:

Las d'errer comme une âme en peine, il remonta au Morne Pichevin, assuré que là au moins il obtiendrait des nouvelles fraîches. Les nègres de cet endroit ne connaissaient pas B-A BA et comprenaient à peine ce que disait la radio, mais ils avaient créé tout un réseau d'informations infaillibles qui partait de la chambrière du gouverneur, passait par le valet de Victor Sévère, le maire, ainsi que le chauffeur du consul des États-Unis et aboutissait aux balayeurs des administrations publiques et aux contremaîtres des usiniers blancs créoles. Les bonnes du Plateau-Didier jouaient aussi un rôle irremplaçable car l'essentiel des affaires importantes de la colonie se décidait dans les fumoirs de ces messieurs de la caste, ou plus rarement dans les alcôves. Les brochantages des nouvelles se faisaient au hasard des rencontres dans la rue ou lors des bals du samedi soir au Casino ou au Select-Tango, et se trouvaient ainsi répercutées, amplifiées, voire déformées, à la Cour des Trente-Deux Couteaux. (pp. 94-95)

8 L'écrivain consacre un roman à l'enrôlement des soldats antillais lors de la Première Guerre Mondiale: *Le bataillon créole (Guerre de 14-18)*, Paris, Mercure de France, 2013.

Le lecteur avide d'informations est quand-même destiné à rester sur sa faim, parce qu'aucune nouvelle n'est effectivement livrée: la voix narrative suivant les tours et les détours des racontars du quartier, revient en effet sur la chambrière du gouverneur, point de départ de cette chaîne de transmission des informations; elle se révèle être une des 'femmes du dehors' de compère Richard, un habitant du Morne Pichevin, et le fil de la narration de remonter en arrière au moment de leur première rencontre. Il s'agit là d'une technique narrative que CONFIAINT affectionne, relevant d'un souci d'oraliser la forme écrite propre au roman et rendant compte des habitudes discursives de la Caraïbe⁹.

Cependant, force est de souligner que les habitants des quartiers populaires 'comprennent à peine' des nouvelles d'importance capitale, comme l'éclatement de la guerre, et ce, non pas à cause de problèmes d'émission ou de captation de fréquences¹⁰, mais de difficultés d'ordre linguistique. Si la fin du carnaval est annoncée à la radio dans un mélange de français et créole (cf. pp. 97-98), la nouvelle plus qu'officielle de l'entrée en guerre de la France semble véhiculée uniquement en français. Or, la maîtrise de la langue du maître, langue douée d'un pouvoir fascinateur médusant la communauté presque illettrée du Morne Pichevin, s'avère toujours douteuse¹¹. L'annonce radiophonique est donc démentie dans son efficacité; les habitants du quartier ont en effet recours à un réseau local défini comme infaillible où les informations passent de bouche à oreille, l'amplification et la déformation garantissant leur authenticité. Entendues par les domestiques dans les demeures des riches, les nouvelles circulent ensuite grâce aux rencontres occasionnelles, subissant toute forme d'altération pour avoir été répétées, voire interprétées, fantasmées et conjecturées. Si la langue des Blancs s'avère peu compréhensible dans sa banale précision, dans sa justesse grammaticale véhiculant un sentiment d'insécurité linguistique chez les destinataires les plus démunis, la langue créole riche en inventions relève d'une veine démiurgique à même de restituer la réalité en une forme plus captivante¹², jouant sur la fantaisie des locuteurs et prenant appui sur leurs présages¹³.

9 Cf. entre autres, Katia LÉVESQUE, *La créolité entre tradition d'oraliture créole et tradition littéraire française*, Montréal, Nota bene, 2003, p. 69.

10 Les difficultés de captation et le mauvais fonctionnement des appareils radiophoniques seront pris en compte dans d'autres passages du roman.

11 Je me permets de renvoyer à mon article "Couleurs des mots, pouvoirs de la parole, emprises des langues chez Raphaël Confiant", *Ponti/Ponts*, n. 12, 2012, pp. 71-110.

12 Je reviendrai sur ce point; cf. infra *La parole 'dans la bouche des nègres'*.

13 Philomène a à son tour des présages annonçant la guerre, cf. *NA* pp. 70-71.

L'appel aux armes

Au moment où Rigobert arrive enfin au Morne Pichevin, les gens du quartier ne se montrent aucunement surpris de l'éclatement de la guerre et sollicitent plutôt l'engagement du héros dans les préparatifs pour la veillée funèbre d'Angénor, le quimboiseur:

“La guerre a pété, vous savez ça? fit Rigobert.

– Et alors? Depuis le temps que tu l'a annoncée, compère, elle ne pouvait pas ne pas venir, rétorqua Richard avec aigreur; en attendant, il nous faut enterrer Angénor correctement pour que monsieur ne vienne pas nous tirer les orteils la nuit, alors ta guerre, elle attendra, foutre! [...]” (p. 99)

La peur occasionnée par l'hypothétique esprit de revanche du sorcier, sa méchanceté et sa rancune potentielles, ne voilent pas l'élan patriotique des Foyalais¹⁴. À la nouvelle de la ‘débâcle’¹⁵, non mieux expliquée mais faisant assurément référence à la défaite de la France et à l'armistice du 22 juin 1940, le chagrin des Martiniquais ne fait qu'augmenter et leur enrôlement volontaire devient massif; l'appel aux armes des émissions radiophoniques, bien qu'insistant, ne paraît presque pas nécessaire:

[...] on placarda sur les murs l'appel aux réservistes et [...] celui-ci fut seriné à la radio du matin au soir. [...] En général, il n'y avait pas besoin d'employer la force pour faire sortir ces futurs héros de leur trou. Il en arrivait de partout. (p. 111)

Quant aux habitants du Morne Pichevin, Richard “sans rien dire au voisinage, [va] se faire enrégimenter un lundi de beau matin et [re-vient] vers dix heures, fier comme Artaban dans son uniforme kaki” (p. 111). Dans l'acclamation générale pour le futur brave combattant, s'élève la voix impérieuse d'une femme du quartier, Carmélise, reprochant à son partenaire sa grave ingratitude envers la France; l'appel de l'héroïne, entraîne et détermine plus que toute annonce à la radio:

“Comment, mon nègre, la nuit quand tu viens sur moi, je sens un vrai mâle bougre et puis pendant la journée, tu redeviens un petit bonhomme ou bien quoi? Depuis le temps, tu n'es pas encore allé voir si on a besoin de toi comme soldat. La France n'est pas ta manman, alors?”

14 Cf. *NA* pp. 87-88. Il s'agit essentiellement de la composante noire de la population: les habitants les plus modestes et les moins instruits sont prêts à tout sacrifice pour la mère patrie la France. Les békés et les mulâtres sont moins enclins à l'enrôlement volontaire. Cf. *NA* p. 110, 117.

15 Parvenue “avec quatre bons jours de retard”, fait noter la voix narratrice, *NA* p. 110.

Ti Jo baissa les yeux de honte. Les autres hommes partirent sans demander leur reste, bien décidés à frapper à la porte du fort Desaix avant que midi ne fesse sa foutue chaleur par terre. (p. 112)

L'écoute des émissions radiophoniques

Tout au long du roman, le rôle de la radio, aimantant l'attention des personnages, n'est jamais mis en question, la diffusion des messages et des nouvelles étant toujours guettée par les héros dans tous les recoins de l'île. Il faut pourtant convenir que la radio en tant qu'outil, crée un certain nombre de difficultés et de soucis: non seulement les stations sont souvent mal captées, mais la compréhension des émissions s'avère parfois problématique. Si dans l'île de Dominique on arrive à suivre aisément Radio Martinique (cf. p. 414), à Fort-de-France on écoute "Radio Guadeloupe, la seule radio française à pouvoir être captée ici, celle de la Martinique ne fonctionnant que par à-coups" (p. 195) – commente Amédée. Le poste de radio de ce dernier finit par 'rendre l'âme' (p. 287) et pendant son séjour secret dans la case d'un pêcheur-passeur, dans l'attente de s'embarquer comme dissident à la Dominique avec son ami Alcide, instituteur à Fort-de-France, il lamente le manque d'un dispositif radiophonique; en repérer un est apparemment impossible¹⁶:

Alcide avait baillé à un pêcheur le prix de trois postes de radio mais il n'avait rien vu venir. Le prétexte était que la plupart des postes disponibles au Bord de Canal étaient eux aussi tombés en panne et qu'on ne trouvait ni réparateur ni pièces de rechange. (p. 288)

Ailleurs, les postes de radio 'crachotent', "plusieurs stations se chevauch[ent] sur les mêmes fréquences et il [est] difficile de comprendre autre chose que des pans de phrases" (p. 299). D'autres fois, les problèmes de compréhension s'inscrivent encore dans le domaine linguistique; et c'est ironiquement ce 'Latin mulâtre' d'Amédée, réputé pour ses compétences littéraires et sa vaste culture, qui n'arrive pas à saisir le sens d'un message en anglais:

Pétron [le photographe] parvint enfin à capter Radio Trinidad en anglais et Amédée, le latiniste chevronné, qui avait toujours eu cet idiome en horreur, regretta de ne pas l'avoir étudié plus sérieusement. Il crut reconnaître les noms de Staline et d'Hitler et comprit vaguement qu'il était question de Yougoslavie et d'un certain Josip Tito dont le speaker parlait avec chaleur. (p. 299)

16 Dans *La dissidence* on fait mention de la réquisition des postes de radio, disposée par l'Amiral, cf. ch. 4.

La radio catalyse l'attention des héros, s'avérant la source d'informations principale au-delà des secours offerts par le réseau de passe-parole local, et cela est vrai surtout pour tous ceux qui viennent de l'étranger. Le roman rend compte d'une effective escale de deux célèbres 'Blancs-France', à savoir Claude LÉVI-STRAUSS et André BRETON (avec le révolutionnaire russe Victor SERGE) qui, fuyant le nazifascisme, débarquent en Martinique en 1941. Qualifiés de "poignée d'intellectuels apatrides fuyant leurs responsabilités", selon les propres termes du lieutenant de vaisseau Beyle, chef du 'Service central d'information', [...] à la radio" (127), ils cherchent à capter la BBC, les autorités locales refusant tout dialogue avec eux. (cf. p. 135). Mais il existe aussi des réunions anti-robotistes, où l'on se met autour d'"un énorme poste de radio [...] [qui] entre dix heures et minuit [...] crachote les émissions en français de la Voix de l'Amérique à destination des Antilles françaises" (p. 359); d'où l'élaboration de l'opération Coquelicot censée "soulever la population de la Martinique contre l'amiral Robert et contre les békés puisqu'ils se soutiennent mutuellement" (p. 360) – opération qui n'est pas menée à bon terme et reposant sur des informations fausses comme la supposée entente entre la caste et l'Amiral¹⁷. C'est la BBC la station la plus ambitionnée, permettant aux Martiniquais d'écouter la voix de 'papa de Gaulle'; mais si un habitant de Fort-de-France est incarcéré pour avoir écouté Radio Londres à son domicile (p. 183)¹⁸, à la campagne il n'y a apparemment aucun problème de captation ni aucune interdiction à suivre les radiocommunications de provenance anglaise:

[...] on captait de façon distincte Radio Dominica et la BBC; contrairement à ce qui se passait à Fort-de-France, personne à Fond-Massacre ne se cachait pour les écouter. Toute la famille Nestorin était gaulliste et plusieurs fils et neveux du patriarche avaient rejoint les Forces Françaises Libres bien avant la prise du pouvoir par l'amiral Robert. (p. 320)

Les Nestorin, qui habitent dans un lieu éloigné de la capitale, ont les idées claires et restent bien informés sur les progrès de la scène politique du vieux continent. Leur parent Alcide Nestorin, qui habite à Fort-de-France, doué d'un certain esprit critique et jouissant d'une assez bonne scolarisation, arrive à son tour à démêler les nouvelles

17 Cf. l'entretien entre l'Amiral et le représentant de la caste Henri Salin du Bercy, ch. 15.

18 Dans *La dissidence*, on rend compte de l'interdiction d'écouter toute station de radio que Radio Martinique émettant les discours de l'Amiral, admonestant contrebandiers et dissidents et renforçant l'attachement au gouvernement français. L'écoute des discours de DE GAULLE, l'appel du 18 juin 1940 en particulier et ses versions successives, ce qui représente un grave délit, se fait dans le plus grand secret. Cf. ch. 10. Dans *La lessive du Diable*, on revient à plusieurs reprises sur l'interdiction d'écouter la BBC et toute autre station de radio le soir.

et à comprendre les enjeux de la guerre évoluant en Europe: “Bien que les informations en provenance de là-bas fussent fragmentaires, il devinait que l’armistice avait été signé par des ‘capitulards’ selon l’expression des stations radio britanniques” (p. 117). Le fait de définir de ‘capitulards’ les signataires de l’armistice et les hommes politiques qui ont pris le contrôle – le maréchal PÉTAİN en France et l’amiral ROBERT, haut-commissaire du gouvernement de Vichy à la Martinique – n’est pas sans perturber les consciences. C’est pourquoi un personnage comme la femme d’Alcide, institutrice à son tour, suivant les émissions de la BBC, préfère s’empêtrer dans les idées figées de la mère patrie et se laisser avoir facilement par la propagande. Ancrée à un passé historique non bien circonstancié, ne retenant de son éducation qu’un esprit patriotique reposant sur un conditionnement culturel irréfléchi, elle refuse de mettre en question les décisions prises par le gouvernement français au moment de l’armistice, déterminée à rester fidèle à une image de la France quelque peu légendaire et foncièrement fautive, mais bien cernée dans son esprit:

Romaine ne se rongea pas les sangs à cause de la guerre. Elle nourrissait une confiance aveugle dans le Maréchal et dans la destinée de la France. Chaque fois que son mari cherchait à capter l’appel du général de Gaulle régulièrement rediffusé sur la BBC, elle vitupérait contre “les traîtres à la patrie et les vendus à la perfide Angleterre, ennemie héréditaire de notre pays”. (p. 116)

Romaine préfère s’accrocher à des notions d’histoire concernant des hostilités apparemment insurmontables, remontant aux guerres napoléoniennes ou même, sans doute, à la guerre des Cent ans, qui opposaient la France à l’Angleterre; ses souvenirs d’école sont un point de repère rassurant et réconfortent sa foi dans l’infaillibilité de la France au fil des siècles. L’admission de la capitulation de la France, et donc de son invasion de la part des Allemands, de l’institution du régime de Vichy, partisan de la collaboration avec l’ennemi, comporterait une mise en discussion douloureuse de ses assises culturelles, que Romaine ne veut pas s’assumer.

Patriotisme

Cet amour respectueux et révérencieux envers la France empêche aussi les gens du Morne Pichevin de saisir la tromperie se cachant derrière les belles paroles “d’un certain André Demaison, chargé des émissions *La Voix de la France* sur les ondes vichysoises” (p. 350). Amédée se consacre à une lecture attentive et critique des extraits d’une allocution radiophonique reproduits dans le journal *La Paix* que Louisiane, la femme de Richard, s’est mystérieusement procuré. Le style emphatique faisant l’éloge du Maréchal PÉTAİN “toujours sou-

cieux, avec son grand cœur, de soulager les infortunes privées” (p. 351) et demandant en réalité un effort collectif d’approvisionnement des finances de Vichy de la part de tous les habitants des colonies (apparemment pas encore sérieusement touchés par les restrictions), fait sourire Amédée qui n’est pas dupe de la supercherie du gouvernement, cherchant à tirer profit de la crédulité des sujets de l’Empire. La reproduction de l’allocution évoque en effet les “Algériens, Tunisiens, Marocains [...] récolt[ant] le fruit du labeur de [leurs] ancêtres audacieux”; les “Malgaches aux bœufs innombrables, aux champs si fertiles”; et c’est enfin le tour des “habitants des îles fortunées de la Réunion, des Antilles et du Pacifique” (p. 351), ce qui provoque un franc rire chez Amédée, presque incroyablement face à l’audace impénitente de l’emploi du stéréotype désignant comme ‘îles fortunées’ des territoires envahis et colonisés, dont les peuples autochtones ont été massacrés et remplacés par des esclaves déportés d’Afrique, exploités ensuite des siècles durant sans qu’aucun trouble de conscience ne vienne susciter une quelconque préoccupation morale chez les colonisateurs. Amédée, professeur de latin au lycée Schœlcher, peut se payer le luxe d’un rire sarcastique, désabusé et amer, ne se laissant pas duper des discours pompeux philo-pétainistes. Sa connaissance de l’histoire qui a vu la France rivaliser inlassablement avec toutes les nations européennes depuis le Moyen Âge, glace d’une part son élan patriotique¹⁹ et d’autre part l’amène à relativiser l’ampleur des soi-disant bienfaits de la mère patrie à l’égard des communautés noires. Mais il y a plus grave, ces dernières se ressentent d’un sentiment d’infériorité face aux Blancs et aux mulâtres qui jouissent d’une instruction meilleure et par conséquent d’une place plus importante dans l’échelle sociale. Ayant intercepté le sourire d’Amédée, le regard de l’assistance exprime une navrante sensation de mésestime personnelle: “Latin a compris davantage que le journal ne le dit mais il ne va pas nous l’expliquer. On est trop ignorants pour ça” (p. 351). De son côté Amédée se rend compte de ne pas faire tout à fait partie de ce groupe qui l’a pourtant accueilli; il sent qu’il doit une explication à tous ces gens qui le regardent sans rien oser lui demander, et pourtant l’explication qu’il leur offrirait, serait beaucoup trop complexe pour eux, cela entraînerait la mise en discussion d’atouts identitaires désormais assumés. L’esprit des habitants du Morne Pichevin est donc marqué de l’empreinte indélébile de l’asservissement culturel; malgré l’accès, sans doute un peu problématique, aux nouvelles transmises depuis les nombreux postes de radio, ils sont incapables de faire la part des choses: le plus parfait chaos règne dans leurs idées politiques:

19 Cf. NA p. 110.

Je sens que si je ne leur baille pas une explication, quelle qu'elle soit, ils recommenceront à me prendre pour un fou. Déjà que ma tiédeur envers les événements déplaît à plus d'un, faut-il que j'aggrave mon cas en plaisantant sur les malheurs de la France. Tiens, je n'avais pas remarqué que les nègres du Morne Pichevin évoquent rarement les Français en chair et en os. Dans leur esprit, il n'existe qu'une entité abstraite, la France, dont la souffrance est aussi mystique que celle du Christ sur la croix. Fort peu avaient une claire conscience de la trahison du Maréchal dont on cloue d'ailleurs le portrait sur le poteau-mitan des cases, juste au-dessus des sacrés-cœurs, cela en dépit de l'intense propagande gaulliste des stations de radio britanniques depuis les îles voisines. Ti Jo a beau fanfaronner en clamant haut et fort: "De Gaulle, c'est un mâle bougre! Je vais bientôt aller le rejoindre à Londres, vous verrez", on n'oppose pas le chef de la Résistance à l'allié objectif du Reich puisque tous les deux relèvent de la même France éternelle, qui ploie présentement sous le joug du malheur pour reprendre une expression coutumière de Carmélise.

Je suis sauvé in extremis par l'arrivée d'un unijambiste... (pp. 351-352)

Même l'accès à une information détaillée, précise et bien circonstanciée ne pourrait suppléer à un tel manque d'esprit critique. Encore une fois dupés et exploités, les personnages se sentent même dans une situation de privilège par rapport aux souffrances endurées par la France. Louisiane arrive à nier l'évidence de leur condition de misère extrême, qui a encore affreusement empiré depuis le début de la guerre (Rigobert avait même fini par attaquer tout seul un convoi de ravitaillement du gouverneur²⁰); poussée par son amour révérenciel envers la mère patrie, Louisiane finit par assumer le cliché européen voyant les Caraïbes comme des terres paradisiaques où il ne fait jamais froid et où la nature luxuriante offre toujours de quoi se nourrir. "L'hiver lui n'attend pas! – s'écrie-t-elle – ça veut dire que les gens meurent de froid et de faim là-bas [en France] pendant qu'on rigole plein notre ventre ici [à la Martinique] et, en plus, ce mâle ver-rat de Rigobert dévalise les dernières richesses de l'État" (p. 349). Ni les rationnements des vivres, ni le manque de médicaments qui tuent plusieurs enfants de Carmélise ni les réquisitions des denrées alimentaires à la campagne ordonnées par l'Amiral ne peuvent ternir l'image éblouissante de la France aux yeux des gens du quartier. Amédée reste ahuri, face à l'organisation d'un comité pour contribuer à l'achat d'un avion – Rigobert se fait arracher une dent en or pour donner sa petite contribution de tout bon cœur:

J'observe les yeux fiévreux d'amour de ces pauvres hères pour un pays dont vraisemblablement ils ne fouleront jamais le sol. Un pays qui demeurera à jamais un nom, "La France", autant dire un rêve éveillé de nègre debout face à ce qu'ils appellent tous sans exception la "déveine". (p. 161)

20 Cf. NA pp. 150-154.

Cette abstraction de la France, étincelante dans la splendeur de son Empire, auréolée des nimbes d'un passé fabuleux et légendaire, amène les esprits les plus patriotiques et naïfs à un véritable culte de la patrie, alimentant et justifiant toute superposition de données non bien comprises et débordant dans une vision synchrétique, magico-sacrée de la réalité. L'annonce de l'arrivée de l'amiral ROBERT à bord du navire *Jeanne-d'Arc* jette les foyais dans une sorte d'agitation religieuse et de dévotion hystérique, tandis que Rigobert, tout patriote qu'il soit, n'arrive pas à comprendre le lien unissant Jeanne d'Arc et l'Amiral; il exprime donc son scepticisme et son manque absolu de compréhension de la scène qui est en train de se produire sous ses yeux, et ce, malgré les annonces radiophoniques répétées à tout venant:

“La très sainte Jeanne d'Arc qui a sauvé la France des Anglais est revenue par la volonté de Dieu tout-puissant pour la tirer des griffes de l'Allemand. Rendez-lui grâce à genoux!” [...]

La foule continuait ses genuflexions à Jeanne d'Arc la Sainte dans de grands entrechoquements de genoux, répétant à l'envi les exhortations des abbés: “Alleluia! [sic] La maman de la France est parmi nous. Dieu soit loué!”

Rigobert [...] cherchait dans la calebasse de sa tête quel rapport il pouvait bien y avoir entre ce bateau de guerre qui s'appelait Jeanne-d'Arc – la radio l'avait suffisamment seriné – et la sainte Jeanne d'Arc. Cette dernière ne représentait pour lui qu'une statue blanche [...] au pied de laquelle on plaçait des bougies ensorcelées, des lettres de mort contre ses ennemis intimes et d'autres qualités de quimbois. Il l'avait toujours prise pour une sorte de sœur cadette de la Vierge Marie et ignorait qu'elle eût pu sauver la France au temps de l'antan. (pp. 143-144)

Dans l'esprit des dévots, le navire se confond avec Sainte Jeanne d'Arc qui, comme ressuscitée, vient encore une fois sauver la France de l'envahisseur, de l'opresseur, de l'ennemi qui s'est emparé de ses territoires. Peu importe si le personnage qu'elle amène s'avère un collaborateur de ce même ennemi. Pour Rigobert, qui ignore l'identité et le rôle que la Pucelle d'Orléans a joué pendant la guerre des Cent ans, puisqu'il n'a aucune notion de l'histoire européenne en général et de la France en particulier, le réel se montre comme une énigme, un rébus indéchiffrable²¹. La radio qui a ‘suffisamment seriné la nouvelle’ n'a évidemment pas pris en compte la possibilité de méprise de la part d'une population somme toute illettrée, incline à l'enthousiasme le plus spontané, à un sentiment religieux mêlant croyances ma-

21 Pour l'analyse de cet extrait et de ses retombées narratives débordant dans le réalisme magique, je me permets de renvoyer à mon article “La *rigoladerie* héroïque de Raphaël Confiant”, *Ponti/Ponts*, n. 17, 2017, pp. 73-101: pp. 94-95.

giques et pratiques superstitieuses. Il s'agit là d'une ressource permettant à CONFIAINT d'explorer la démesure et le grotesque où s'exprime l'esprit créole, "la double action du grotesque créole [consistant dans] la représentation non-exotisée de la vie réelle et le rire qui conteste les discours et les valeurs officiels"²². La scène hilarante et tragique en même temps²³ est aussi un moyen pour susciter un rire libérateur au sein d'une narration évoquant souvent des cadres de misère poignante chez une communauté tenue à l'écart d'une compréhension réelle des événements et des enjeux politiques, un peuple naïf de démunis se laissant duper par la propagande vichyssoise, toute une foule de gens qui se reconnaît dans une foi aveugle, mais authentique, dans les auteurs supposés de son salut.

Pour revenir aux annonces radiophoniques, souvent répétées à longueur de journée, il est aisé de constater que, exception faite pour l'allocution reproduite dans le journal de Louisiane, que nous avons déjà vue, et un autre cas que j'aborderai dans la suite mon étude, les messages effectivement livrés aux auditeurs ne figurent pas dans les pages du roman. La raison de ce choix résiderait sans doute dans la modalité énonciative choisie pour l'évocation du petit peuple des quartiers populaires²⁴. Ces derniers étant incapables de bien saisir le sens des messages, suivis pourtant avec beaucoup d'attention, ne sont pas dans la condition de pouvoir les répéter. CONFIAINT ne greffe donc pas son roman sur l'exploration de l'intermédialité reposant sur la contamination de l'art romanesque par les médias radiophoniques et donnant lieu à des expérimentations formelles d'hybridation artistique²⁵. Dans son premier roman en français, il élabore en revanche une parole nouvelle, fortement oralisée et reproduisant le parler des bas quartiers, appelée radio-bois-patate ("qui n'a besoin ni d'antenne ni de cordon électrique ni de piles"²⁶) ou "radio-bombe-sirop"²⁷ et qu'on retrouvera aussi dans ses autres œuvres à venir. Ce style d'énonciation répond au désir de l'auteur "de donner sa place à la parole

22 Roy Chandler CALDWELL, Jr., "L'Allée des Soupirs, ou le grotesque créole de Raphaël Confiant", *Francographies*, n. 8, 1999, pp. 59-70: p. 66

23 cf. Suzanne CROSTA, "La revanche du rire chez Raphaël Confiant", *Itinéraires et Contacts de Cultures*, n. 36, 2006, pp. 41-59: p. 41; Olga GARZÓN, "Le Nègre et l'Amiral. Entretien avec Raphaël Confiant", *Espace Caraïbe*, n. 3, 1995, pp. 33-39: p. 39.

24 Au-delà des chapitres où Amédée est narrateur à la première personne, dans d'autres parties de l'œuvre un narrateur omniscient rend compte du monde des békés, de leurs discussions et entretiens d'un style plus sobre et mesuré.

25 Philip Amangoua ATCHA, Roger TRO DÉHO, Adama COULIBALY (dir.), *Médias et littérature. Formes, pratiques et postures*, Paris, L'Harmattan, 2014.

26 Raphaël CONFIAINT, *L'hôtel du bon plaisir*, Paris [Mercure de France, 2009], Gallimard 2010, p. 17.

27 Raphaël CONFIAINT, *L'Allée des Soupirs*, Paris [Grasset, 1994], Gallimard, 2010, p. 231.

populaire parce que c'est une parole qui n'avait jamais été promotionnée avant"; il marque l'intention du romancier de vouloir "laisser parler les gens du peuple. [...] Radio-Bois-Patate, c'est n'importe qui: le coupeur de cannes, la balayeuse de rue, la servante, le djoueur..." – souligne CONFIAANT dans un entretien²⁸. Cette modalité énonciative est à même de produire un formidable effet de réel. Comme le fait remarquer Nella ARAMBASIN:

par le biais de [Radio-bois-patate] il faut certes entendre le mode de propagation de la rumeur populaire, mais plus encore la créolisation du média radiophonique. Appropriation ou détournement, il s'agit in fine d'un véritable acte de langage, qui humanise une technique médiatique en l'introduisant dans une pratique culturelle locale.²⁹

Il en découle que des discours et des annonces prononcés sur les ondes de la radio, les habitants du Morne Pichevin ne retiennent que les mots les ayant le plus impressionnés, au détriment de tout ce qui leur gravite autour. Les noms des personnages historiques illustres, comme Jeanne d'Arc, ne sont pas les seuls à susciter l'émerveillement et l'incertitude; le domaine géographique se révèle une autre source d'hésitation engageant la fantaisie:

Il y a ceux tels que Ti Jo qui s'accrochent nuit et jour à un poste de radio et tentent, malgré les parasites plus énervants que des mouches à miel, d'entendre des nouvelles des différents fronts, grognant d'une rage difficilement contenue à chaque victoire de Hitler. Grâce au ramasseur de tinettes, des continents inouïs sont devenus familiers aux habitants du Morne Pichevin – Scandinavie, Balkans, Maghreb – sans que quiconque fût en mesure de les situer hors de son délire imaginaire. Rigobert a adopté la Scandinavie car, précise-t-il, ce nom résonne comme un bruit de rivière à la saison d'hivernage; Alcide préfère les Balkans qu'il imagine comme de vastes steppes parcourues par des hordes de soldats à cheval, et maudit sa mémoire d'être incapable de lui restituer la carte du monde accrochée au mur de son ancienne classe à Terres-Sainville ("En fait, je n'ai jamais vraiment regardé que celle de la France", me confie-t-il); Philomène et Carmélise penchent pour le Maghreb tandis que Louisiane, la femme de Richard, si fière de savoir son mari sur le front et qui de lors "a pris une conduite",

-
- 28 Luigia PATTANO, "Entretien avec Raphaël Confiant", Campus de Schclcher (Martinique), 3 janvier 2011, fichier chargé par l'auteur sur la plateforme *Mondesfrancophones.com* – revue mondiale des francophonies, consultable à l'adresse suivante: http://mondesfrancophones.com/wp-content/uploads/2011/10/entretien_avec_raphael_confiant.pdf, pp. 1-18: p. 6.
- 29 Nella ARAMBASIN, "L'intrusion des médias dans la littérature antillaise francophone: une anthropologie du quotidien réinventée à l'ère de la mondialisation", in Simon HAREL et Marie-Christine LAMBERT-PERREAU (dir.) "Mondialisme et littérature", *Zizanie*, n. 1, vol. 2, automne 2018, p. 30-54: 48. En ligne. <https://www.zizanie.ca/lintrusion-des-medias-dans-la-litterature-antillaise-francophone.html>.

réclame à cor et à cri à Ti Jo les nouvelles des Ardennes où on lui a laissé croire que l'armée française résiste toujours à l'ennemi. (pp. 157-158)

L'emprise de l'imposition culturelle de la France, que Franz FANON avait déjà dénoncée en 1952 dans son étude célèbre *Peau noire, masques blancs*, semble concentrer sur la France même l'eurocentrisme à la base de l'esprit colonial; les habitants du Morne Pichevin montrent en effet un intérêt plus qu'exclusif pour la France: ils ignorent les noms des autres pays du monde, ne les ayant probablement jamais entendus. La France, se cristallisant à leurs esprits comme Le Pays et La Nation, dépositaire du Savoir par excellence et parlant la Langue de la Culture, fait tomber dans l'ombre l'univers entier. Alcide lui-même, qui était instituteur, oublie de regarder autre chose que la France sur les cartes géographiques accrochées sur les murs de sa classe. La mission prétendument civilisatrice passait notamment à travers l'instruction des jeunes dans les colonies, pour mieux imposer la vision du monde et la langue du dominateur, et pour véhiculer de la sorte tout le réseau de conditionnements culturels qui en découle; or, à l'écoute de nouvelles plongeant les personnages dans une incertitude d'orientation, ces derniers ne ressentent aucunement le caractère lacunaire de leur formation³⁰. La grandeur éblouissante de la France ne subit pas d'atteintes; les héros sont tout simplement intrigués par les sonorités des noms des pays (comme Rigobert pour la Scandinavie) ou par le potentiel imaginaire qu'ils dégagent (comme Alcide pour les Balkans); leur penchant se passe de toute justification (comme le Maghreb pour Philomène et Carmélise), tandis qu'aux yeux de Louisiane les Ardennes se transforment en lieu mythique, couronnant la valeur de la résistance française face aux attaques ennemies.

L'attente des actions militaires

La radio a beau diffuser pêle-mêle nouvelles, communications et annonces ("l'appel aux réservistes [...] fut seriné à la radio du matin au soir", p. 111; "l'appel du général de Gaulle [est] régulièrement rediffusé sur la BBC", p. 116; il est question de "l'intense propagande gaulliste des stations de radio britanniques depuis les îles voisines", p. 352; "la radio l'avait [l'arrivée de l'Amiral au bord de la Jeanne d'Arc] suffisamment seriné", p. 144; "les appels à la révolte contre le pouvoir

30 Aucune référence n'est faite à la scolarisation des personnages, mais CONFIAINT évoque souvent dans ses romans le rôle de l'école. Un cours d'instruction public, gratuit et obligatoire est prévu au lendemain de l'abolition de l'esclavage en 1848; cf. Nelly SCHMIDT, "Suppression de l'esclavage, système scolaire et réorganisation sociale aux Antilles: les Frères de l'Instruction Chrétienne, témoins et acteurs, instituteurs des nouveaux libres", *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n. 2, tome 31, avril-juin 1984, pp. 203-244.

vichyste [sont] distillés sans discontinuer”, pp. 164-165); les héros ont beau écouter et suivre avec avidité les émissions radiophoniques pour se tenir au courant des évolutions du conflit armé; dans la plupart des cas les messages radiodiffusés s’avèrent peu compréhensibles, non bien saisis ou mal interprétés à cause du mauvais fonctionnement des postes de radio, de la difficulté à capter les stations, de la maîtrise douteuse du français et de l’anglais, mais surtout à cause du manque d’esprit critique, et de notions de base d’histoire et géographie chez les auditeurs. Qui plus est, le conditionnement culturel véhiculé par l’emprise de l’esprit colonial ne permet pas de bien discerner ce qui se passe réellement sur la scène politique européenne et à quoi s’attendre sur le sol martiniquais par conséquent. La guerre s’avère finalement une grande désillusion, les habitants du Morne Pichevin se sentent mis de côté, puisque les choses importantes se produisent toujours ailleurs:

Notre soif de combats réels, de sang, de morts, nos rêves de bombardements aériens n’ont pas été étanchés et nous errons sous le soleil impassible en nous lamentant:

“C’est donc ça la guerre? Pfff!”. (p. 157)

Et les héros accablés par l’amertume et par un sentiment de déri- sion (p. 156), conscients d’être “enfermés comme des crabes dans une barrique” (p. 160), faute de pouvoir jouer un rôle actif, se prennent à disserter sur les mouvements des bateaux américains aperçus au large et des sous-marins allemands dont on soupçonne toujours la présence, rôdant autour de l’île et patrouillant ses côtes. Bref, “tous les nègres du Morne Pichevin sont devenus aussi philosophes que des chiens qui portent des bretelles”, remarque Carmélise en adoptant une expres- sion populaire (p. 156). De simples coups de semonce de la RAF³¹ aux submersibles allemands, occasionnant une série de déflagrations qui ne durent “qu’une fraction de seconde” (p. 166), jettent les habitants de tous les bas quartiers de la capitale dans un délire d’enthousiasme et de joie, une petite émeute se produit aux cris: “Mi ladjé pété! Bo fè-a! Nou ke pété bonda Itlè! (Voici la guerre! Hitler, gare à toi, nous allons te péter le cul!)”; les marins de l’Amiral se doivent de réta- blir l’ordre public avec des tirs “en l’air pour disperser la foule [...] [et non sans de] coups de crosse rageurs” (p. 166). Cela n’est que le début de véritables “frénésies militaristes” (p. 167) qu’Amédée, tou- jours décalé par rapport à ces débordements populaires, raconte dans ses carnets:

31 La Royal Air Force (“Force aérienne royale” en français, abrégée en RAF) est la force aérienne de l’armée britannique.

Chacun est heureux de cet incident guerrier qui permet à des forts en gueule comme Siméon Tête-Coton d'affubler sur la résistance qu'il a opposée, lui et une grappe de bougres de Rive Droite, à des parachutistes nazis qui durent repartir en Allemagne à la nage. Le crieur de la rue Saint-Louis a même fait un prisonnier qu'il a remis fièrement au poste de garde du fort Saint-Louis contre une superbe médaille dont on apprit plus tard, à la fin de la guerre, qu'il s'agissait d'un médaillon de première communion trafiqué en décoration militaire. Il paradait avec elle sur ce qui lui restait de sa chemise en kaki, puis il l'accrocha à son cou avec un brin d'herbecabuillat. On le gratifia d'ailleurs du grade de capitaine Tête-Coton. (pp. 166-167)

Peu importe aux habitants des bas quartiers ce qui est en train de se passer réellement; leur désir d'héroïsme, de se distinguer dans leur service à la patrie avec des exploits glorieux, la satisfaction d'être part du conflit l'emporte sur la banalité du réel. On assiste encore une fois à la mise en place de l'énergie fabulatrice de la parole noire, à même de dire et forger la réalité, de raconter la guerre à sa guise, dépassant ainsi la qualité dérisoire de la vie quotidienne sans importance et sans épaisseur³².

Il n'y a que Vidrassamy, l'indien mystérieux, ne subissant pas les soubresauts du tempérament créole – impulsif et imprévisible, aimable et bienveillant pour se révéler tout de suite après violent et belliqueux³³ –, qui garde avec son calme intérieur une vision nette de la situation politique:

“Le porte-avion *Béarn* est arrivé il y a trois semaines avec une centaine d'avions américains tout neufs à son bord, soliloquait Maximilien. Je me demande bien pour quoi faire.”

“Sûrement pas pour entraîner les nègres à les piloter! ricana Vidrassamy. Pétain s'est mis à genoux devant Hitler et ici ce couillon d'Amiral veut nous faire croire que l'armistice c'est la paix. Ha! ha! ha! À mon avis, ces avions-là vont pourrir sur place... à moins que les Anglais ne se décident une bonne fois à attaquer la Martinique...” (p. 182)

Ce tableaux d'une pure limpidité que Vidrassamy esquisse d'un esprit bien ferme, en termes simples, convoyant des images concrètes, assure le bien-fondé de ses propos. Sa lucidité exceptionnelle lui permet d'expliquer à Amédée la fausse nouvelle du débarquement américain:

“Je me suis évadé du camp de Batala, dit Vidrassamy; depuis cette histoire de débarquement, c'est le bordel là-bas.

32 Je reviendrai sur l'importance de la parole noire dans la suite de cette étude; cf. *infra* *La parole 'dans la bouche des nègres'*.

33 Cf. entre autres, l'évocation du tempérament créole dans Raphaël CONFIAINT, *La panse du chacal*, Paris [Mercure de France, 2004], Gallimard, 2006, p. 297.

- Des soldats américains nous ont tiré dessous. Je n'y comprends rien. Ils ont établis un couvre-feu, c'est ça?
- Pas du tout! fit l'Indien, tu as failli être tué par les marins de l'amiral Robert, mon vieux. Cette histoire de débarquement n'est qu'une rumeur populaire sans fondement. Les gens ont vu un bateau de guerre américain dans la baie, ils ont rencontré deux-trois marins américains se promenant dans Fort-de-France et ont déduit que les États-Unis s'étaient emparés du pays" (pp. 294-295)

D'où Vidrassamy tire ces informations reste un mystère; figure dans les marges de cette société créole composite et hétérogène, l'Indien s'avère un personnage d'exception dans cette confusion ambiante, où les békés eux-mêmes ont du mal à démêler les faits. Henri Salin Du Bercy, le chef de la caste, reste à son tour interloqué face à la nouvelle du débarquement américain; c'est son chauffeur qui lui reporte ce qu'il a entendu à la radio:

"Misyé, radyo di kon méritjen débatjé... (Monsieur, la radio vient d'annoncer que les Américains ont débarqué), dit le chauffeur.
 - Woy papa! Es ou wè yo? (Bon sang! Tu les as vus?)
 - Man pa wè yo nan dé grenn konzyé mwen mwn man pèsivwè bato ladjè yo nan larad-la. Tout nèg Fôdfwans pwan kouri séré afôs yo pè. (Je ne les ai pas vus de mes propres yeux mais j'ai aperçu leurs bateaux de guerre dans la rade. La population de Fort-de-France a si peur qu'elle a couru se cacher.) [...] [Et l'Amiral Robert de rétorquer, après avoir écouté la traduction de la conversation que du Bercy a eue avec son chauffeur]
 "Je vous rassure tout de suite, fit-il à l'adresse des deux créoles, les Américains n'ont pas débarqué en Martinique ou alors leurs officiers n'ont aucune parole. Ces messieurs viennent simplement renégocier l'accord que j'ai passé avec eux. Nos cent avions neufs les inquiètent beaucoup, ce en quoi ils ont tort. (p. 344)³⁴

Le texte ne dit pas pour quelle raison la radio a transmis cette nouvelle. On ignore quelle station est à la base de sa diffusion. On peut également douter que la nouvelle ait effectivement été annoncée depuis un poste officiel; radio-bois-patate pourrait à bon titre être la source de cette information retenue pour vraie de la plupart des gens. À bien des égards, on peut conclure donc que rien ne se passe finalement en Martinique, le rôle de l'Amiral consistant essentiellement dans la création de liens et dans la signature d'accords, en premier lieu avec les États-Unis. Et ces liens que l'Amiral entretient sont difficilement discernables, contradictoires, voire impénétrables de la part de quiconque. La radio encore une fois offre des informations fallacieuses, tout de suite démenties dans la réalité:

34 Aucune explication n'est donnée dans les pages du *Nègre et l'Amiral*, mais dans *La dissidence* plusieurs pages sont consacrées à la description de ces avions en très mauvais état. Cf. ch. 8.

Moi-même [le passeur qui amène Vidrassamy, Alcide et Amédée à la Dominique et qui est bien informé sur le mouvement des bateaux et sous-marins étrangers rôdant autour de la Martinique] je n'ai pas encore saisi le mélémélo qui roule entre l'Amiral et [les Anglais]. Tantôt ils le dérailent sur leurs radios, ils disent que c'est un vendu à Hitler et puis, deux jours après, ils permettent à des bateaux dominicains d'aller vendre etcetera de régimes de bananes à Saint-Pierre. Vous voyez une logique dans ça, vous?

– L'amiral Robert est un sacré modèle de compère Lapin, intervient Alcide, il est l'ennemi et l'ami de tout le monde en même temps. Il couillonne Américains, Anglais, Allemands et Martiniquais dans le même balan. On ne sait jamais ce qu'il pense ni ce qu'il fait...". (pp. 412-413)

Les personnages partageant ainsi une sensation de lassitude, tout ce qui se passe au-dessus de leurs têtes étant forcément aléatoire, imprévisible, assurément incertain et donc, somme toute, inutile. Malgré l'élan patriotique généralisé, l'enrôlement volontaire dans l'armée des uns et l'adhésion d'autres au mouvement de dissidence, les Martiniquais restent à l'écart de cette guerre. La fausse nouvelle du débarquement américain n'est pas sans rappeler le véritable débarquement des Alliés en Normandie, événement tragique de lutte acharnée et atroce, auquel Richard prend part d'ailleurs, comme il le raconte de retour à son quartier à la fin des hostilités. Le débarquement en Martinique, annoncé et tout de suite nié, souligne qu'aucune intervention américaine n'est nécessaire pour libérer l'île du joug de l'amiral ROBERT. La Martinique est rivée aux marges des événements décisifs, elle ne semble presque pas touchée par ce conflit où le monde entier est impliqué. Ce sentiment d'éloignement est partagé aussi d'un allemand qui, suite à un accident dans le sous-marin, séjourne chez la famille béké des Demaisonneuve; une fois rétabli, il promène un regard émerveillé, voire extasié sur le pays, perdant finalement la perception de l'état de guerre:

La pomme-cannelle lui semblait un fruit béni des dieux. Il avait peine à croire que l'univers était en proie à l'une des guerres les plus féroces qu'il ait jamais connues à en croire Radio Martinique. Il avait peu à peu perdu le sens des distances et imaginait Kiev aux portes de Berlin. [...] Il éprouvait un bien-être curieux à se laisser aller à l'indifférence et au détachement, sans la moindre prétention philosophique. (pp. 239-240)

Nonobstant les nouvelles de la radio informant sur l'ampleur et la gravité de la situation, la guerre apparaît en Martinique comme estompée dans une distance de rêve, même aux yeux d'un allemand dévoué à la cause d'HITLER, et qui finit à son tour pour brouiller ses notions de géographie. La voix de Radio Martinique résonne comme irréaliste, elle rebondit contre l'écran de bien-être languoureux et nonchalant où Helmut von Teuerschmitt a plongé de manière irréfléchie. Si ce ramollissement de l'élan belligérant est vécu comme une sorte d'enchantement se produisant malgré lui, et auquel l'allemand n'op-

pose aucune résistance, ce n'est pas de même pour les Martiniquais, nous l'avons vu, souffrant de ce manque d'action dépourvu de sens; tout se configure finalement à leurs yeux comme une duperie, une imposture, dévoilant un état de "fausse guerre" (p. 379, 427).

Amédée, le plus avisé des héros, se fait l'interprète de cette amertume face à la banalité du quotidien, inutilement répétitif, dans des conditions d'existence de "misère atroce" (p. 379):

Telle est notre guerre. Un paquet de craintes infondées, une attente es-soufflée de se figer sur elle-même, des processions interminables pour un peu de pain ou une poignée de gros sel, les mesquineries tatillonnes des sbires de l'amiral Robert à peine égayées par des défilés militaires quasi quotidiens, les appels à la révolte contre le pouvoir vichyste distillés sans discontinuer par les radios de Sainte-Lucie et de Dominique et, en final de compte, le plat étalement des jours. L'ennui que seule la parole, heureusement enceinte d'elle-même dans la bouche des nègres, parvient à trouer. (pp. 164-165)

Accablé par la morne routine où il est difficile de se procurer des biens de première nécessité, même les incitations clandestines à la révolte, diffusées par les ondes des radios interdites, perdent leur entraînement, ne suscitent plus de sensations vives. Les appels, à force d'être répétés, tombent dans l'ordinaire du quotidien, les émotions convoquées se vident d'intensité. Empêtrés dans une réalité qu'ils ont du mal à saisir, ces habitants misérables d'une colonie reculée de l'Empire se sentent indignes de partager la destinée de la mère patrie.

La parole 'dans la bouche des nègres'

La seule arme de combat à l'ennui oppressant, le seul secours dans cette impasse privant les gens de rêves, d'aspirations et d'ambitions, est la parole. Si la parole de la radio, parole blanche ou manipulée par les Blancs, s'avère décevante, contradictoire et somme toute incompréhensible, la parole noire ('dans la bouche des nègres'), au caractère inépuisable ('heureusement enceinte d'elle-même') peut tout au contraire concilier les individus avec eux-mêmes.

À cet égard il faut remarquer que le roman commence avec une sorte d'éloge du don langagier de Rigobert, l'expert en inventions linguistiques, s'exprimant uniquement en créole:

Car Rigobert avait le don d'inventer les mots et dans ses moments d'intense excitation, il les accolait les uns aux autres et créait des images fulgurantes qui vous clouaient sur place nettement et proprement. C'est ainsi qu'il avait gagné le droit inouï de ne pas savoir prononcer un traître mot de français et poussait même le culot à s'en vanter. Il ne tremblait pas, lui, à l'idée de dire "le" pour "la" et à devenir la risée des nègres, cela tant qu'un malheureux n'avait pas commis une autre faute, un "cahot", disait-on comiquement, plus grave. (p. 13)

La maîtrise du français et une bonne scolarisation étant à l'époque le seul moyen de réussite sociale, tout le peuple des démunis s'efforçait de montrer, non sans crainte, leurs compétences, quoique incertaines, de la langue du maître. Rigobert, accablé par la conscience de la noirceur de sa peau se rive volontairement au créole et en exploite les ressources, en élaborant un langage tout à fait époustouflant. Mais le début de la narration du roman s'arrête encore sur les capacités fabulatrices des crieurs de magasin, et de Lapin Échaudé en l'occurrence qui, devant la vitrine de Doumit "du 22 au 25 décembre 1938 [...] se mit à crier sans discontinuer du matin au soir avec une virtuosité qui étouffa les velléités rivalisatrices de ses confrères. [...] le bougre était comme qui dirait enchaîné à une parole sans fin et n'avait de cesse de vanter de la plus admirable façon les vestes et les chapeaux qui n'existaient pas, titillant le désir de la foule qui s'amoncelait dans la rue" (p. 27). Il s'agit d'un véritable prodige s'inscrivant au sein du réalisme magique, renforcé par le débordement situationnel et langagier en même temps, retombant dans le grotesque et l'exagération, pour mieux signifier le pouvoir magique de la parole, susceptible finalement de métamorphoser le réel au sein de "la célébration de la cacophonie de la vie créole"³⁵. Les premiers chapitres de l'œuvre offrent en outre la transcription d'une série de devinettes que Rigobert lance à l'assistance pendant la préparation de la veillée funèbre d'Octave (pp. 100-102); paroles sibyllines, énigmatiques, aux allures érotiques avec un semblant d'obscénité, mais qui ne veillent qu'agrémenter d'un ton burlesque le morne éclat du quotidien et exorciser le scandale de la mort. Et c'est toujours la parole de Rigobert, interprète de la tradition orale, qui ferme le roman avec les contes de compère Lapin qu'il récite pour les enfants de Carmélise, dont il devient le nouveau partenaire. La parole noire rend donc compte d'un attachement à la culture orale dispensatrice d'authenticité, de contacts entre les individus, de transfiguration inventive de la réalité; une parole qui sauve, en dernière analyse, de la misère triviale de la vie de tous les jours. Pour le menu peuple³⁶, la voix de la radio, la parole des blancs, toute claire qu'elle soit, se caractérise par un côté ambigu, contradictoire et déroutant, parfois même indéchiffrable, du moment qu'elle ne convoie jamais un sentiment d'appropriation du réel et en marque plutôt l'exclusion.

35 Roy Chandler CALDWELL, Jr., "L'Allée des Soupîrs, ou le grotesque créole de Raphaël Confiant", cit., p. 70; cf. aussi Richard BURTON, "Confiant et le roman carnavalesque", *Le roman marron. Étude sur la littérature martiniquaise contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 1997, pp. 201-257: p. 203.

36 Au-delà de Breton et Lévi-Strauss qui cherchent à capter les nouvelles de la BBC et des stations locales, le roman n'évoque pas les représentants de la caste attachés aux postes de radio.

La fin de la guerre

Il faut pourtant constater que l'annonce de la fin des hostilités est orchestrée à l'unisson par les différentes stations de radio, donnant cours à l'explosion de la joie populaire et à la revendication de l'appartenance à la France mère patrie qui a enfin eu raison de son adversaire le plus redoutable:

Les cloches des trois églises de Fort-de-France carillonnaient depuis trois heures du matin quand la Voix de l'Atlantique eut annoncé la capitulation de l'Allemagne. Dans toutes les cases-à-rhum de la Transat, on avait ouvert à fond les postes de radio qui captaient aussi des stations du Venezuela, de Curaçao, de Trinidad ou de Porto Rico, dans une incroyable cacophonie entrecoupée de musiques au rythme endiablé. [...] Une compagnie de bougres surexcités et puant le tafia déboula au Pont Démosthène et tenta de l'entraîner [Philomène] dans un calypso en braillant: "Nou pété bonda Itlè! Nou pété bonda Itlè!" (Nous avons pété le cul d'Hitler!). (p. 365)

Au sein de cette fête déchaînée, les hommes ivres de rhum et de joie semblent oublier la frustration et l'amertume vécues au cours du gouvernement de l'Amiral, et continuent d'ignorer son entente avec PÉTAÏN et HITLER par conséquent. L'entrain suscité et amplifié par la radio dans ce moment heureux, clamant le retour de la paix avec le 'rythme endiablé' de ces musiques si longtemps interdites en raison de l'austérité régnant sur l'île, est terni par le retour sur la scène diégétique du personnage de Philomène, ouatée dans sa douleur. Une analyse explique et rend compte de sa longue réclusion pendant le conflit, mais il faudrait dire de sa séquestration, sur un navire français: délaissée par Amédée³⁷ parti en dissidence³⁸, elle avait été attirée sur *Le Béarn* par Louis Ferrier, un marin français qui lui avait promis de l'amener en France dès la fin de la guerre, mais elle s'était ensuite retrouvée à la merci d'une foule de matelots lui faisant subir assauts et stupres en série. Qui plus est, au cours des mois de sévices, elle avait appris la nouvelle du suicide de son amant. Les traîtres mots de Ferrier, ayant cloué Philomène à une agonie ignominieuse, lui avaient aussi cinglé la nouvelle fatale de la mort d'Amédée qu'il avait entendue à la radio:

37 Amédée et Philomène sont à la recherche l'un de l'autre, mais ils ne se rencontrent pas; malgré eux, ils se séparent pour toujours. Dans la mimésis romanesque, cela est imputable à un sortilège lié à la septième des quarante-quatre marches reliant le Morne Pichevin à la ville de Fort-de-France, les personnages ayant négligé de réciter les conjurations nécessaires, censées écarter le mauvais sort.

38 Amédée, dans un moment de désarroi, avait suivi Alcide en dissidence: "Je ne ressens plus en moi le ressort de la volonté. Ne plus penser à rien, suivre Alcide dans ses moindres déplacements sans me poser de questions est un excellent baume à mon désarroi" (NA pp. 361-362).

“T’es sourde ou quoi? Ton homme est mort. Mort, t’entends?”

– Ce n’est pas vrai...

– Pas vrai? Mais tu crois que j’ai du temps à perdre à te raconter des conneries? Monte sur le pont avant quand tu auras fini [ta lessive], ma vieille. Pierrot a réparé son poste TSF”. [...]

C’est en allant étendre ses vêtements sur le bastingage qu’elle entendit la radio dans la cabine de Pierrot. Une voix jubilante répétait la même affreuse nouvelle que Ferrier lui avait baillée un moment plus tôt. (pp. 383-384)

Méchanceté, manque de respect, mépris, racisme et complaisance secrète dans un sadisme plus ou moins conscient, telle s’est avérée la parole de Louis Ferrier, donnant l’impression de perpétuer la cruauté des maîtres du temps de l’esclavage. La voix ‘jubilante’ de la radio, qui semble produire en écho cette indifférence pour le chagrin d’autrui, avait ainsi atteint Philomène sans pitié et sans humanité. De plus, la mort d’Amédée avait été détournée, manipulée par la propagande et par conséquent entachée par les ressources vexatoires et calomnieuses de Radio Martinique au service de l’amiral ROBERT, réprimandant sans trêve tous les dissidents en les marquant du sceau de déserteurs³⁹. Contrairement à tant d’autres annonces qui ne sont que mentionnées, le message radiophonique transmis sur les ondes de la radio trouve sa place dans les pages du roman:

“Nous venons d’apprendre le suicide à Roseau, capitale de l’île de la Dominique, d’un dangereux ennemi du Maréchal et de la Révolution Nationale: le sieur Amédée Mauville, ancien professeur de latin au lycée Schœlcher de Fort-de-France. Quoique notre bien-aimé amiral Robert, avec la grandeur d’âme qui le caractérise, ait accepté que sa dépouille mortelle soit transférée en Martinique, les Français apatrides qui sévissent en territoire britannique ont préféré l’ensevelir en terre étrangère. Cet événement tragique démontre s’il en était besoin que notre jeunesse se fourvoie dangereusement en se laissant séduire par les sirènes de la dissidence et du gaullisme” (p. 383)

Selon le schéma narratif habituel, à l’énonciation d’une nouvelle suivent les commentaires des héros et la suite de leurs aventures; en revanche dans ce cas, à l’annonce du suicide d’Amédée, aucune considération n’est faite, aucune réaction des personnages n’est racontée. En effet il s’agit d’un flash-back involontaire de Philomène, obsédée par la nouvelle qui n’avait jamais plus arrêté de retentir en elle: “la voix du speaker n’avait eu cesse de cogner ce qui s’appelle cogner le tréfonds de son esprit” (p. 383). Le blanc du texte qui clôt l’allocution veut sans doute souligner la souffrance extrême de l’héroïne, l’acablement affectant l’ensemble de sa personne, la sensation d’incapacité de survivre au chagrin; le harcèlement sans trêve de l’émission radio-

39 Cela revient à plusieurs reprises dans *La dissidence*.

phonique a probablement été à la base de son court effondrement dans la folie⁴⁰.

À la fin des hostilités, libérée de sa séquestration sur le *Béarn*, Philomène revient alors à son quartier, et ce au beau milieu de la fête générale pour la fin du conflit; tandis que tout “le monde autour d’elle pleur[e] de joie” (p. 365), elle se tient à l’écart, encore abasourdie pour la mort d’Amédée et profondément troublée par les brutalités endurées.

La parole d’Amédée

Néanmoins, l’héroïne trouve petit à petit, la force de se relever et arrive enfin, quoique douloureusement, à reprendre sa vie d’avant la guerre. Un jour, elle rencontre le passeur qui avait amené Amédée en dissidence à l’île de Dominique et qui est en possession du paquet contenant le manuscrit des *Mémoires de céans et ailleurs*, qu’Amédée lui avait demandé de conserver pour le remettre dans les mains de Philomène. Cette dernière reçoit toute tremblante les carnets que son amant lui avait destinés; sur l’enveloppe elle trouve “une missive d’une troublante brièveté: ‘Philomène, cette parole est pour vous’” (p. 429). Définir comme ‘parole’ son ouvrage écrit, serait-il un souhait de la part d’Amédée d’enraciner son texte dans la parole orale du Morne Pichevin? Serait-il un désir de confier à la muse inspiratrice du créole⁴¹ la tâche difficile de rendre authentique sa parole? Cela pourrait à bon titre être la dernière volonté d’Amédée, tout-à-fait conscient de “l’ampleur de [son] échec”, ses “gribouillis” (p. 347) n’ayant finalement pas abouti à une œuvre romanesque proprement dite. Devinant sans doute le vœu de son amant et désireuse de permettre aux habitants du quartier de “profiter de son savoir de grand-grec [d’Amédée] et jouir de la belleté de ses paraboles”, Philomène regroupe ses voisins et s’apprête à donner lecture du “testament” de son amant (p. 385). De cette manière, elle entend également redresser le tort fait à son homme en s’opposant au détournement infamant opéré par la radio: “Il était temps de crier à la cantonade le billet d’enterrement d’Amédée. Les obsèques radiophoniques de ces messieurs les Blancs n’avaient aucune valeur aux yeux de Philomène” (p. 385). Et cependant Philomène échoue dans son but de rendre honneur à la mémoire et au supposé talent d’écrivain de son partenaire. En effet, elle choisit et se met à lire un papier bien froissé, fournissant sans doute à ses yeux l’évidence d’un long travail d’écriture, mais tombe sur un poème d’André Breton. Il s’agit d’un poème que le père du Surréalisme avait offert à Amédée au moment de quitter la Mar-

40 Cf. NA pp. 373-379.

41 Cf. NA p. 167; Lydie MUDILENO, “Raphaël Confiant entre *Le Nègre et l’Amiral*”, cit., pp. 68-70, 77-79.

tinique pour New York, invitant le héros à se consacrer à la poésie et à abandonner l'idée du roman. Amédée avait conservé mais n'avait jamais voulu lire ce poème, restant ancré à son idée que le roman serait une forme plus adéquate pour l'évocation du réel insulaire⁴². S'agit-il d'une dernière ironie tragique du sort de cet écrivain en mal de mots⁴³ ou d'un fantôme réveillant les débats intellectuels qu'Amédée avait délaissés quand il avait quitté sa vie de bourgeois et de professeur au lycée Schoelcher pour s'installer au quartier populaire du Morne Pichevin et plonger ainsi au sein d'une ambiance authentiquement créole? Quelle que puisse être son interprétation, ce poème met en question l'œuvre entière d'Amédée même aux yeux de Philomène qui, bouleversée, plonge dans le trouble et l'incrédulité; mesurant l'ampleur de sa méprise ("Elle avait toujours cru que les *Mémoires de céans et d'ailleurs* que lui avait légués son homme ne comportaient que le seul et unique fruit de son esprit"), elle décide de "brûler les feuillets sur-le-champ", tandis que "les nègres batt[ent] des mains sans rien comprendre à ces belles paroles" (p. 386).

Conclusion

Dans la représentation de l'échec d'écriture, de réception et d'interprétation de l'œuvre d'Amédée, CONFIAINT semble thématiser ses craintes et ses soucis dans la rédaction de son premier roman en français⁴⁴: les embarras à s'éloigner du cartésianisme

42 Un éloge de CÉSAIRE de la part de Breton s'étend sur plusieurs pages. La Créolité prêchée par CONFIAINT, BERNABÉ et CHAMOISEAU (*Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989) se veut un dépassement de cette étape fondamentale qu'a été la Négritude. CONFIAINT a d'ailleurs consacré un long essai à cette réflexion: *Aimé Césaire, Une traversée paradoxale du siècle*, Paris, Stock, 1996. La vision et le dessein esthétique de la Créolité sont thématiques par le personnage de Dalmeida (cf. *NA* pp. 168, 136-137, 355-356), qui annonce ainsi le manifeste encore en préparation à la date de publication du roman. Les thèses de la Créolité seront reprises dans des 'débat littéraires' figurant dans d'autres romans, cf. entre autres *L'Allée des Soupirs*, cit. pp. 107-113; *L'Hôtel du bon plaisir*, cit., pp. 259-260. CONFIAINT est resté fidèle à ce mouvement qu'il considère toujours actuel, les mêmes principes étant encore à la base de ses œuvres; cf. Raphaël CONFIAINT, "La créolité contre l'enfermement identitaire", *Multitudes*, n. 22, vol. 3, 2005, pp. 179-185; Luigia PATTANO, "Entretien avec Raphaël Confiant", cit., p. 2.

43 cf. Lydie MUDILENO, "Raphaël Confiant entre *Le Nègre et l'Amiral*", cit., pp. 57-77.

44 Amédée meurt dans une forêt tropicale, appelée mangrove, dans un état de béatitude au sein d'une nature, surabondante, impénétrable, primordiale, image du maelström identitaire et culturel qu'est la société caraïbe. Faute de pouvoir dire avec son œuvre l'enchevêtrement complexe des liens qui la composent, des forces qui la traversent, des pulsions qui la régissent, Amédée souhaite se fondre dans le touffu de la végétation luxuriante. Sur l'importance

du français⁴⁵ pour rendre compte de la réalité de son île, l'expérimentation d'une écriture plus oralisée, ancrée dans la culture orale créole, l'exposant pourtant au risque d'inventorier tout banalement les événements se déroulant au Morne Pichevin...⁴⁶ Les vicissitudes d'Amédée, "en proie à des dilemmes d'écriture"⁴⁷, marquent la difficulté de tout écrivain antillais à harmoniser des univers linguistiques divers, des techniques stylistiques multiples, relevant d'imaginaires différents et parfois contradictoires.

À l'opposé de son héros Amédée, CONFIAANT arrive à dépasser la fascination et l'idolâtrie pour le français et pour le créole, il se dégage des contraintes des deux univers culturels et identitaires que ces langues emboîtent, réussit dans son défi de livrer de manière authentique aux lecteurs tout un pan d'histoire peu connu de la Martinique⁴⁸. À travers l'élaboration d'une voix narrative nouvelle, à même de produire un formidable effet de réel et rehaussant la veine inventive proprement populaire, à savoir la voix de Radio-bois-patate, il procède à une véritable "décolonisation de l'histoire"⁴⁹. En effet le point de vue adopté pour la reconstruction des événements historiques et l'évocation du 'temps de l'amiral Robert', nous l'avons vu, est celui des personnages, hypostases textuelles des habitants de l'île pendant le deuxième conflit mondial. CONFIAANT donne la parole aux témoins silencieux du passé, "les héros insignifiants, les héros anonymes, les oubliés de la Chronique coloniale"⁵⁰; il prend en considération, et lui accorde sa juste place dans l'histoire, le peuple entier des Martiniquais, des villes et des campagnes: les pêcheurs aidant les dissidents et les représentants conservateurs de la caste blanche, les mulâtres instituteurs et les marchands levantins avec leurs crieurs, les bonnes et les prostituées, les "vieux nègres, les djobeurs, les joueurs de sèrbi, les charbonnières, les coulis balayeurs de rue"... (p. 356). La voix fade et blême de la radio, écoutée pourtant avec attention et suivie avec entrain, ne peut que 'crachoter' et 'seriner' 'par à-coups' ses petites annonces au sein du tableau haut en couleurs de la communauté créole.

de la mangrove dans l'espace littéraire caraïbe, cf. Lydie MUDILENO, "Raphaël Confiant entre *Le Nègre et l'Amiral*", cit., pp. 74-77.

45 Cf. NA p. 132.

46 Cf. NA p. 347.

47 Lydie MUDILENO, "Raphaël Confiant entre *Le Nègre et l'Amiral*", cit., p. 58.

48 Cf. l'importance de la mémoire et de l'histoire au sein de la Créolité: "La mise à jour de la mémoire vraie", in Jean BERNABÉ, Patrick CHAMOISEAU, Raphaël CONFIAANT, *Éloge de la créolité*, cit., pp. 36-38.

49 Liesbeth DE BLEEKER, "Entretien avec Raphaël Confiant", *The French Review*, n. 82, octobre 2008, pp. 130-140: p. 140.

50 Jean BERNABÉ, Patrick CHAMOISEAU, Raphaël CONFIAANT, *Éloge de la créolité*, cit., p. 40.

Références bibliographiques

Romans et autres ouvrages de Raphaël Confiant

- Le Nègre et l'Amiral*, Paris [Grasset, 1988], Le livre de Poche, 1993.
Jik dèyè do Bondyé, Fort-de-France, Grif An Te, 1979.
L'Allée des Soupîrs, Paris [Grasset, 1994], Gallimard, 2010.
Aimé Césaire. Une traversée paradoxale du siècle, Paris, Stock, 1996.
La lessive du Diable, Paris, Écriture, 2000.
La dissidence, Paris, Écriture, 2002.
La panse du chacal, Paris [Mercure de France, 2004], Gallimard, 2006.
L'hôtel du bon plaisir, Paris [Mercure de France, 2009], Gallimard, 2010.
Le bataillon créole (Guerre de 14-18), Paris, Mercure de France, 2013.

Entretiens, Études critiques sur Raphaël Confiant et la littérature antillaise

Nella ARAMBASIN, “L'intrusion des médias dans la littérature antillaise francophone: une anthropologie du quotidien réinventée à l'ère de la mondialisation”, in Simon HAREL et Marie-Christine LAMBERT-PERREAULT (dir.), “Mondialisme et littérature”, *Zizanie*, n. 1, vol. 2 automne 2018 pp. 30-54, <https://www.zizanie.ca/lintrusion-des-medias-dans-la-litterature-antillaise-francophone.html>.

Philip Amangoua ATCHA, Roger TRÔ DÉHO, Adama COULIBALY (dir.), *Médias et littérature. Formes, pratiques et postures*, Paris, L'Harmattan, 2014.

Jean BERNABÉ, Patrick CHAMOISEAU, Raphaël CONFIAINT, *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard [1989], 1993.

Richard BURTON, “Confiant et le roman carnavalesque”, *Le roman marron. Étude sur la littérature martiniquaise contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 1997, pp. 201-257.

Roy Chandler CALDWELL, Jr., “L'Allée des Soupîrs, ou le grotesque créole de Raphaël Confiant”, *Francographies*, n. 8, 1999, pp. 59-70.

Raphaël CONFIAINT, “La créolité contre l'enfermement identitaire”, *Multitudes*, n. 22, vol. 3, 2005, pp. 179-185.

Suzanne CROSTA, “La revanche du rire chez Raphaël Confiant”, *Itinéraires et Contacts de Cultures*, n. 36, 2006, pp. 41-59.

Liesbeth DE BLEEKER, “Entretien avec Raphaël Confiant”, *The French Review*, n. 82, octobre 2008, pp. 130-140.

Franz FANON, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.

Olga GARZÓN, “Le Nègre et l'Amiral. Entretien avec Raphaël Confiant”, *Espace Caraïbe*, n. 3, 1995, pp. 33-39.

Lydie MUDILENO, *L'écrivain antillais au miroir de sa littérature. Mises en scène et mise en abyme du roman antillais*, Paris, Karthala, 1997.

Katia LÉVESQUE, *La créolité entre tradition d'oraliture créole et tradition littéraire française*, Montréal, Nota bene, 2003.

Francesca PARABOSCHI, “Couleurs des mots, pouvoirs de la parole, emprises des langues chez Raphaël Confiant”, *Ponti/Ponts*, n. 12, 2012, pp. 71-110.

Francesca PARABOSCHI, “La *rigoladerie* héroïque de Raphaël Confiant”, *Ponti/Ponts*, n. 17, 2017, pp. 73-101.

Luigia PATTANO, “Entretien avec Raphaël Confiant”, Campus de Schœlcher (Martinique), 3 janvier 2011, fichier chargé par l’auteur sur la plateforme *Mondesfrancophones.com – revue mondiale des francophonies*, http://mondesfrancophones.com/wp-content/uploads/2011/10/entretien_avec_raphael_confiant.pdf, pp. 1-18.

Nelly SCHMIDT, “Suppression de l’esclavage, système scolaire et réorganisation sociale aux Antilles: les Frères de l’Instruction Chrétienne, témoins et acteurs, instituteurs des nouveaux libres”, *Revue d’histoire moderne et contemporaine*, n. 2, tome 31, avril-juin 1984, pp. 203-244.

Abstract

This essay is based on the novel Le Nègre et l’Amiral by Raphaël Confiant. It takes into consideration the role of the radio as a media during the Second World War in Martinique and the part played by the propaganda. The analysis focuses on the characters’ urge to listen to the news, despite the prohibition to listen to the forbidden broadcasting stations, also despite the difficulties in tuning in the right wavelength and in understanding the radio speech (in French and in English). The analysis shows how the characters’ patriotism is due to a cultural enslavement, giving rise to an extraordinary confusion in their political ideas. On one hand the value of the white speech is questioned, often providing contradictions and incomprehensibility, on the other hand the black speech is praised, for revealing itself more authentic and beautifully inventive. The written word form of the novel writing is eventually approached to point out the difficult and remarkable work of the writer, combining the oral creole speech in a literary text.

Mots-clés

Radio, guerre, parole blanche, parole noire, écriture, oralité, conditionnement culturel.